PROCÈS-VERBAL

DE LA

FÊTE A LA RAISON,

ET

A L'INAUGURATION DES BUSTES

DES MARTYRS DE LA LIBERTÉ,

Célébrée par la Société populaire de Corbeil sur Seine, le 10 du troisième mois de l'an deuxième de la République Françoise, une et indivisible.

LE dix Frimaire, la Société populaire de Corbeil ayant concouru de tout son pouvoir à l'anéantissement du fanatisme, voulant en montrer sa joie, et rendre son respectueux hommage à la Raison ; désirant célébrer sa fête, et solemnellement faire l'inauguration des bustes des martyrs de la Liberté, elle s'étoit empressée de prier un vrai Montagnard, un fidèle défenseur de la Liberté, alors en mission à la fabrication des assignats à Essonnes, le Citoyen

Giraud, Représentant du Peuple, et le Citoyen Niel, Commissaire national au même lieu, qui est également connu par son civisme et les lumières qu'il a propagées, pour partager l'enthousiasme civique de tous les Citoyens.

La Société populaire, ne s'occupant aussi que du soin d'embraser tous les cœurs du feu sacré de la raison, de la liberté et de l'égalité, avoit cru devoir inviter les 86 Communes du District de Corbeil, à députer dans leur sein plusieurs Citoyens, pour venir fraterniser avec elle, et concourir aux graces qu'elle rendroit à la Nature, à la Raison, de tous leurs bienfaits, et au bonheur qu'elle goûtoit.

Tous les vœux de la Société ont été remplis; le Représentant du Peuple, le Commissaire national, toutes les Communes, toutes les Autorités constituées ont accouru se joindre à elle pour célébrer la fête qu'elle avoit préparée avec autant d'ardeur que de plaisir.

Dès la veille, une salve d'artillerie annonça le jour mémorable où les Républicains de Corbeil, et le Représentant, le Commissaire national et les Députés des Communes, devoient tous ensemble rendre hommage à la divinité de la Nature et à la Philosophie.

Le même jour 9, la Société tenant sa Séance, le Citoyen Desmarets, Membre de cette Société, ayant demandé la parole, a prononcé le discours suivant, qui a été souvent interrompu par des applaudissemens, et par les cris chéris et universels de *Vive la République! Vive la Montagne!*

CITOYENS,

» Assemblés pour célébrer la mémoire du plus ferme soutien de la liberté et de l'égalité, rappelons-nous ce qu'il a fait et ce qu'il fut.

Marat, incorruptible ami du Peuple, consacra sa vie au soin de l'éclairer, le défendre, et l'avertir des complots qu'on tramoit contre sa liberté.

Les plus ténébreuses machinations n'échappoient point à son œil pénétrant. Combien de fois fit-il pâlir le Tyran sur son trône, en publiant les plus secrettes conspirations ?

Le Despotisme alarmé voulut acheter son silence : des monceaux d'or lui furent offerts ; Marat ne se contenta pas de les mépriser, il dévoila avec un nouveau courage les intrigues de ceux qui avoient tenté de le séduire.

Alors les terreurs d'une Cour perfide redoublent ; le traître La Fayette, digne ministre de ses fureurs, poursuit Marat : le lâche déploie l'appareil formidable d'un siége, pour investir sa maison ; mais les mesures, les efforts du scélérat échouent devant le génie du grand homme ; Marat échappe aux recherches de son méprisable ennemi.

Jusques-là il avoit sacrifié sa fortune et son repos aux précieux intérêts du Peuple : il fait plus, il y sacrifie sa liberté, en descendant dans des souterrains où

le soleil ne pénétra jamais ; et là, livré tout entier au soin de sauver sa Patrie, ses brûlans écrits s'élancent du sein de la terre, comme les foudres d'un volcan ; mais par un double effet, en même temps qu'ils échauffent, élèvent et fortifient l'ame des Patriotes, l'aristocratie en est pulvérisée.

Enfin les Tyrans font un affreux et dernier effort pour nous asservir ; des milliers d'assassins se rendent par des détours au palais infernal, où les instrumens meurtriers sont déposés en secret ; la trahison nous y attire, et la mort nous y attend : mais le saint enthousiasme dont Marat a rempli tous les cœurs, nous fait surmonter les dangers.

Le fer, le feu, des tourbillons de fumée, des monceaux de cadavres, n'arrêtent point nos pas ; c'est en les traversant, que nous pénétrons dans l'antre du crime, et que nous y exterminons les monstres qui s'étoient livrés à la barbare joie de nous exterminer.

Les traîtres, les esclaves qui échappent au fer vengeur des Patriotes, se cachent ; la Liberté triomphe, le Despote est dans les fers.

O jour à jamais mémorable!

Marat sort des entrailles de la terre ; le Peuple, ivre de joie, bénit son ami, son défenseur, et le place au nombre des Juges du Tyran.

Arrivé dans le Sénat auguste, l'infatigable ami du

Peuple ne se borne pas aux pénibles travaux que son poste exige ; le jour il s'y livre sans réserve ; mais son amour pour la liberté lui donne la force de surmonter la Nature, qui a consacré la nuit au repos ; il éloigne le sommeil de sa paupière, pour continuer l'occupation la plus chère à son cœur ; et sans relâche il combat le fanatisme, dévoile, poursuit les conspirateurs et les traîtres : aucuns n'échappent à la finesse de sa pénétration ; en effet elle étoit telle, que dans un siècle moins éclairé, on l'eût proclamé Prophète.

Cependant, du sein de la Convention s'élève une faction impie, qui forme des projets liberticides ; l'ami du Peuple les pénètre ; les conspirateurs effrayés se disent : *Perdons Marat, si nous ne voulons pas qu'il nous perde.*

Aussi-tôt ils invoquent la Calomnie ; cette fille de l'Enfer les abreuve de ses plus noirs poisons, et leurs bouches impures les distillent avec tant d'art, que leurs venins se communiquent avec la rapidité de l'éclair : mille voix prononcent anathême sur la tête de Marat ; mais Marat conserve au milieu de l'orage cette sécurité qui n'appartient qu'à la vertu.

Alors ses ennemis déconcertés cherchent, dans les preuves même de son plus ardent patriotisme, les preuves de ses prétendus crimes ; et après avoir interprété, commenté, envenimé une de ses phrases, ils demandent à grands cris un décret *d'accusation* contre lui

ses amis épouvantés, répondent que, *s'il est prouvé que l'écrit existe , il n'est pas encore prouvé que l'ami du Peuple en soit l'Auteur.* Marat interpellé, voit la profondeur de l'abîme que la haine a creusé sous ses pas; mais dans son ame honnête, l'excès du danger ne justifie point la dissimulation : *Jamais*, dit-il, *le mensonge ne profana mes lèvres; quel que soit le crime que mes ennemis veulent trouver dans cet écrit, je le déclare, il est de moi.* A ces mots, les scélérats qui veulent sa tête poussent des hurlemens épouvantables. Qui auroit pu voir sans effroi cette lutte horrible du crime et de la vertu ? On demande l'appel nominal; la crainte et l'espérance enchaînent la respiration des spectateurs; on compte les voix : silence ! . . . . . Marat est déclaré pur; la majorité n'est pas corrompue.

La rage des traîtres est au comble; mais leur affreux projet, pour être échoué, n'est point abandonné; ils prennent des mesures plus perfides et plus sûres. Après avoir éloigné par différens moyens les vrais Républicains du sein de la Convention, ils s'y rendent tous; alors le crime l'emporte : Marat est décrété d'accusation.

Le Peuple, tremblant pour son ami, se porte en foule au palais de la Justice; le redoutable Tribunal s'assemble; on voit les spectateurs, la bouche entr'ouverte et le front glacé, attendre dans un morne silence l'arrêt que Thémis va porter. Citoyens, calmez vos craintes! la vérité paroît, le mensonge fuit; écoutons : c'est la

voix sonore de l'équité qui se fait entendre; elle prononce : Marat est innocent.

Mille cris d'alégresse font retentir les airs; le Peuple se presse, entoure son ami, l'élève dans ses bras, et le porte en triomphe au sein du Sénat. Là, Marat couvert d'applaudissemens, va reprendre au midi de la Montagne la place que la Gloire lui a marquée.

Qui pourroit peindre le trouble, la confusion, la rage frémissante des conspirateurs ? Ah ! le contentement, la joie vive et pure, l'ivresse des Républicains, peuvent seuls les égaler.

Mais cette faction criminelle ne perd pas encore l'horrible espérance qu'elle a conçue de donner des fers à sa Patrie; ses trames, ses complots, forment un dédale où l'on se perd dans des milliers de routes inconnues : mais tremblez, scélérats ! Marat en a saisi le fil; son œil perçant vous y suit, et votre supplice s'apprête. Déjà ils le pressentent, le craignent; l'idée de Marat les effraye; sans cesse il se présente à leur imagination troublée, armé de la preuve de leur trahison. Pour se délivrer des tourmens que ce nom redoutable leur fait éprouver, il faut que Marat périsse; il le faut, et sa mort est jurée. *Mais quel bras employer ? qui pourra consommer un si grand crime ?*

C'est au fond d'un Département, où leurs infernales machinations avoient déjà porté la révolte, qu'ils vont

chercher l'instrument propre à servir leurs fureurs; et c'est avec l'arme dangereuse et terrible de la persuasion qu'ils font passer dans la tête échauffée d'une femme leur sanguinaire projet. Séduite, égarée par leur funeste éloquence, l'ami, le défenseur du Peuple tombera sous ses coups; elle en fait l'exécrable serment.

Arrête, implacable Furie ! dans quel sang précieux vas-tu tremper tes mains cruelles ?

La barbare, la perfide, se fraye par un crime le chemin qui doit la conduire au crime. O comble de noirceur ! c'est en intéressant le cœur qu'elle va percer, qu'elle arrive à lui. *Je suis malheureuse*, écrit-elle à Marat; *vous êtes le refuge des infortunés, ne refusez pas de m'entendre.*

Marat cherchoit dans les eaux salutaires d'un bain à rafraîchir son sang brûlé par le travail et les veilles, quand il reçoit ce fatal billet. *Elle est malheureuse*, dit-il; *ah ! qu'elle vienne, je la consolerai.*

Elle entre; la candeur est sur son front, mais l'enfer est dans son ame. Sa victime est sans défense; elle la contemple d'un œil satisfait, lui parle des révoltés du Calvados, de leurs progrès, feint d'en être alarmée; et pendant que Marat cherche à la tranquilliser, elle mesure le coup affreux qu'elle a juré de ne pas manquer. Le monstre ! elle le tient son horrible serment, et d'une main forcenée elle perce le sein à notre ami, à notre véritable ami, qui s'écrie : Je me meurs ! On accourt; il est mort.

Marat est mort ! ce cri lugubre se prolonge, et couvre Paris de deuil : les conspirateurs jouissent, tandis que, la douleur dans l'ame, le front consterné et les yeux humides, le Peuple accompagne le char funèbre qui porte dans la nuit du tombeau les restes précieux de son ami.

Enfin, Marat redescend dans son souterrain ; sa cendre y repose ; les honneurs du Panthéon l'attendent, et sa mémoire est vengée.

Mais, Citoyens, Marat ne nous est pas ravi tout entier, puisqu'il nous laisse un grand exemple à suivre, et ses vertus à imiter.

Marat aima, idolâtra sa Patrie ; il combattit sans relâche pour la cause de la liberté, de l'égalité ; il fut juste, désintéressé, sobre, laborieux ; son nom portoit la terreur dans le cœur des méchans, en même temps qu'il faisoit l'espérance des bons.

Citoyens, le temps n'est plus où l'erreur et la superstition tenoient lieu de vertus : cette fille du Mensonge avoit détruit les mœurs, elle est détruite à son tour ; et les mœurs vont renaître. Marat, du séjour des ames pures, jouit de cet heureux changement : il pouvoit seul nous rendre de vrais Républicains.

Jurons donc tous par lui, par Le Pelletier, par leurs manes révérés, d'aimer la Patrie, de défendre la liberté, l'égalité ; de chérir, de pratiquer la vertu ; de fuir, de détester le vice ; et mériter par-là le plus désirable des

biens, celui d'une conscience pure et d'une ame vraiment républicaine «.

L'Assemblée fait le serment, et l'Orateur reprend :
» L'ombre de Marat, celle de Le Pelletier sont au milieu de nous; elles ont reçu notre serment «.

Vive la République !

Après cet Eloge funèbre, le Citoyen Desmarets a chanté, en l'honneur de Marat, les Couplets qui suivent :

Air : *Charmante Gabrielle.*

En cette auguste fête ;
François, signalez-vous.
Du fond de sa retraite,
Marat vient parmi nous ;
Que son brûlant génie
Porte en nos cœurs
L'amour de la Patrie
Et ses ardeurs.

Marat incorruptible,
Fut toujours vertueux ;
Et son ame sensible
Vouloit qu'on fût heureux ;
Il avoit pour Déesse
La Liberté,
Et pour toute richesse
L'Égalité.

Il ébranla le Trône
Du fond de son caveau.
Minerve sa Patrone
Dirigeoit son cerveau.
Aussi craint que la foudre,
Il a cent fois
Pensé réduire en poudre
Sceptres et Rois.

Traîtres, brigands, perfides,
Vous poignardez Marat,
Et vos bras parricides
Sont pour l'assassinat.
Ah ! tous les Patriotes
Le vengeront :
Oui, les vrais Sans-culottes
En jureront.

Au temple de Mémoire
Son nom sera gravé ;
Par l'honneur et la gloire
Il sera conservé.
On lira ce distique :
» L'heureux Marat,
» Mort pour la République,
» Toujours vivra «.

La Société a vivement applaudi à l'Eloge funèbre et aux Couplets, et en a ordonné l'impression.

Le dix, jour de la Fête, douze coups de canons tirés dès six heures du matin, indiquèrent que nous

étions arrivés à l'heureuse époque où le Peuple François étoit véritablement libre.

A neuf heures, le Représentant du Peuple, le Commissaire national et le Président de la Société, furent conduits à la place de la Halle par divers Citoyens, ayant à leur tête une musique guerrière. Là, un Peuple innombrable se rangea sur deux lignes : les hommes et les femmes de tous les pays étoient indistinctement, se tenant sous le bras comme de bons amis et de bons frères : au milieu d'eux on vit arriver un groupe de blessés; la Déesse de la Guerre, représentée par une Citoyenne grande, belle, vertueuse, décorée des attributs de la guerre, portée en triomphe par quatre militaires, entourée de quarante guerriers, et derrière un trophée d'armes.

Ensuite, à douze pas, quatre femmes portoient un grand vase, et deux à côté y répandoient de l'encens à chaque pose.

Six pas plus loin, étoit une femme aimable et patriote, représentant la Liberté, portée par quatre Citoyens; sous les pieds de la Liberté, on remarquoit des sceptres, des couronnes brisées, et différens attributs qui annonçoient la superstition terrassée; de chaque côté étoient des Vestales.

Douze pas après, on voyoit les bustes de Marat, Le Pelletier, Brutus et Rousseau, portés chacun par quatre Vestales, et entourés de plusieurs autres.

Au milieu de ces bustes, étoit un vieillard portant les Tables de la Loi.

Après étoient les jeunes enfans, au milieu desquels quatre portoient sur un autel antique quatre couronnes civiques.

Plus loin, venoit une charrue sur laquelle étoit un vieillard, ayant sur la tête une couronne d'épis et de feuilles de chêne; des deux côtés huit Seyeurs, avec une faucille à la main et une poignée de blé, et derrière étoit un groupe d'Agriculteurs.

Le tout étoit précédé de la musique, et immédiatement du Représentant du Peuple, du Commissaire national, et du Président de la Société populaire.

Dix coups de canons ont indiqué l'ouverture de la marche. Dans cet ordre, tout a marché avec une règle admirable, dans toutes les rues de Corbeil; et de suite, on s'est rendu au champ de l'Union, où étoit élevé l'autel de la Liberté. La Guerre et la Liberté, telles qu'elles étoient accompagnées dans la marche, se sont placées sur deux façades de l'autel; sur les quatre coins ont été posés les bustes; au milieu et sur les plus hauts degrés étoient le Représentant du Peuple, le Commissaire national, et le Président de la Société.

Jusqu'à ce moment, tout le Peuple avoit chanté des Hymnes patriotiques; son ame sembloit prendre une nouvelle vie: alors Tournant, Président de la Société

populaire, demanda la parole; un grand silence se fit; et tout le monde entendit et partagea de bon cœur ses sentimens; des applaudissemens et mille cris de vive la République ont couronné son discours. Il étoit ainsi conçu :

CITOYENS,

Elle est donc enfin arrivée, l'époque mémorable du triomphe du Peuple !

Citoyens, prenez-y garde ! ce n'est que depuis quelques jours que vous êtes véritablement libres; car, celui-là étoit encore esclave, qui ployoit le col sous le joug honteux de la superstition; et naguères le prestige et le mensonge exerçoient une partie de leur empire.

Lorsqu'en 1789, nous secouâmes les fers qui nous flétrissoient depuis tant de siècles, nous crûmes les avoir brisés; et pourtant, nous n'avions fait que les changer de place, nous les avions soulevés des endroits qu'ils nous avoient meurtris, pour les laisser retomber ailleurs.

La Bastille s'écroula avec fracas; mais le trône, mille fois plus hideux que les Bastilles; le trône, père et créateur des Bastilles, restoit sur pied; et à l'ombre de cette machine infernale, inventée pour le malheur, le désespoir et la perte des Nations, se formoit de toutes les ligues, la plus funeste pour notre liberté.

Le monstre qu'on appeloit Roi, les vampires qu'on appeloit agens du Gouvernement, les imposteurs qu'on appeloit Prêtres, les lâches qu'on appeloit Nobles, les riches égoïstes, les faux savans même; toutes ces hordes ambitieuses, avares, orgueilleuses, tyranniques, travailloient de concert à river de nouveau nos chaînes; et cette conjuration étoit d'autant plus dangereuse, qu'elle se composoit naturellement d'une foule d'intérêts particuliers, tous également opposés à l'intérêt commun du Peuple.

Le 10 Août vit tomber le trône, et avec lui l'imbécille Tyran qui l'occupoit. Cet ouvrage sublime et dont la mémoire passera aux siècles les plus reculés, fut celui des Sans-culottes; alors seulement nos chaînes se rompirent et tombèrent véritablement.

Mais l'autel, élevé à l'inintelligible et absurde révélation par les mains intéressées de l'imposture; l'autel, complice éternel des crimes et des forfaits du trône, subsistoit et sembloit braver la vérité à la honte de la raison. Le sacerdoce, tout dégoûtant du sang de tant de victimes innocentes et infortunées, sacrifiées à sa haine ou à sa cupidité, avoit besoin du despotisme pour prolonger et soutenir son existence. Tôt ou tard il nous eût ramenés sous la tyrannie d'un Despote; et la Liberté n'eût été que précaire et incertaine, si le culte superstitieux et ses Prêtres fanatiques avoient continué de subsister.

Le Génie du Peuple François, armé du flambeau de

la Raison, porta enfin ses regards étincelans sur cette idole jadis si terrible, et d'une main hardie il la renversa dans la poussière. Sa chute étonnante et presque inconcevable découvrit sa fragilité et son néant; et les hommes libres, étonnés eux-mêmes de leur propre ouvrage, furent honteux et confus d'avoir si long-temps craint et redouté un fantôme vain et ridicule.

Elle est donc enfin véritablement conquise, cette Liberté sainte, puisque le trône du despotisme et l'autel religieux de l'imposture sont également renversés et anéantis !

Fille de la Nature ! Liberté bienfaisante ! tu n'as plus d'ennemis parmi nous, et toi seule désormais recevras nos hommages.

C'est pour toi que ce Romain immortel brava la puissance odieuse des Rois, et qu'il fit couler le sang de ses propres enfans.

C'est pour toi qu'un autre Romain du même nom plongea un poignard dans le sein de son père.

C'est à toi que ce Philosophe sensible consacra ses veilles; c'est pour toi qu'il souffrit une longue et douloureuse persécution, et qu'il déposa dans un ouvrage à jamais célèbre, les titres qui ont enfin rendu à l'homme l'exercice de ses droits.

O Brutus ! ô Rousseau ! vous fûtes, toi, l'artisan de la Liberté de Rome, toi, le Précurseur de la Liberté des François.

Et

Et vous, Marat et Pelletier, votre sang a coulé aussi pour la Liberté. Vous en fûtes les héros et les martyrs; vous êtes morts pour faire vivre le Peuple; *vous donnâtes enfin votre dernier soupir pour vos frères & vos amis : de votre tombeau, recevez nos larmes, ce sont les tributs de nos cœurs.*

Manes de Marat et de Pelletier, soyez témoins du triomphe que la Raison vient de remporter sur les préjugés religieux qui nous ont si long-temps fasciné les yeux.

Oui, le Peuple Français ne reconnaîtra jamais que lui seul pour Souverain; il n'aura d'autre divinité que la Nature, et d'autre culte que celui de la Liberté, de la Vérité, de l'Egalité et de la Raison «.

Le Citoyen Giraud, Représentant, qui remarquoit dans tous les yeux, dans tous les gestes, l'enthousiasme général, annonce qu'il va parler; aussi-tôt il règne un profond silence : on l'écoute, tous les esprits sont électrisés, et cent fois on crie à l'unanimité : *Vive la Montagne! ça va!* Et vive à toujours la Raison! Son discours étoit en ces termes :

CITOYENS,

» Les honneurs que chaque Commune de la République s'empresse de rendre à la mémoire de Le Pelletier et de Marat, sont une preuve non équivoque qu'ils en sont dignes; et leurs bustes placés à côté de

ceux de Brutus et de Jean-Jacques, nous disent qu'ils ont marché sur les traces de ces grands hommes.

Brutus poignarda un Dictateur; Le Pelletier condamna un Tyran; Rousseau, aussi grand que la Nature, dans ses Ouvrages où respire l'air de la liberté et le sentiment de l'humanité, s'y peint sur chaque page; Marat, par ses écrits philosophiques, ramena l'homme à sa dignité; Marat fut l'ami du Peuple.

Le Pelletier apporta en naissant une tache originelle; celle d'être né d'une caste privilégiée; mais il l'effaça bientôt par le nombre de ses vertus. Aussi bienfaisant qu'il étoit opulent, il ne se servit de sa fortune que pour soulager la misère; de ses talens, que pour défendre l'opprimé; de ses perfections, que pour en faire pratiquer l'exemple : sans ambition, il jouissoit de la considération de ses égaux, et tous les hommes l'estimoient.

Marat, dans ses écrits, paroissoit quelquefois sortir des bornes du juste; mais ceux qui lui ont fait ce reproche étoient bien loin de le connoître. Né avec un caractère pétulant, il vouloit que le feu qui l'embrasoit dévorât tous les cœurs, et nous devons peut-être à son enthousiasme la hauteur de notre révolution; son génie perçant lui découvroit l'avenir, et lui indiquoit le lieu où il devoit s'arrêter. Il avoit pris naissance dans une République : mais les bornes étroites de son pays ne pouvoient contenir ses grands principes;

il chercha à les propager sur un continent plus vaste; il passa en Angleterre. Là, il vit des hommes avares et cruels. Le sordide intérêt conduit l'esprit de la Nation; les Ministres, jaloux de leur autorité et de leurs rapines, pour se maintenir en place, agrandissent la puissance de leur maître aux dépens de celle du Peuple. C'est en cachant ses chaînes, qu'ils disent au Peuple, vous êtes libres. Marat voulut faire disparoître l'illusion, il voulut éclairer les Anglois; mais les Ministres, qui sentirent que leur pouvoir alloit s'évanouir auprès de cette masse de lumières, semèrent sous ses pas les dangers et les persécutions; le Peuple même, dans son aveuglement, contribua à s'avilir encore.

Marat indigné, abandonna cette contrée ingrate, et dirigea ses pas vers le sol le plus fortuné de l'Europe: il vint en France, il crut ce pays digne de posséder le trésor de la Liberté; il s'imagina que c'étoit-là le terme de sa mission.

Pendant les premières années, il commença d'abord par étudier les mœurs de ses habitans; il découvrit beaucoup de génie et quelque légéreté; il comprit qu'il ne seroit pas difficile de fixer le Français et d'agrandir sa raison. L'entreprise ne l'étonna pas, et l'espoir du succès sembloit lui en offrir la certitude. Long-temps avant la révolution, il prépara donc la France à la recevoir; dans ses écrits, par gradation, il découvroit à l'homme son origine, et lui offrant la perspective de son bonheur, il parvient à le conduire au but. L'instant étoit favorable; l'heur

de la Liberté approchoit, et Marat sonne l'heure de la Liberté. Ce son effraya le Tyran ; les Aristocrates ambitieux, les Prêtres fanatiques, pour la première fois ils pâlirent ; le premier vit son trône renversé, les autres, leurs pouvoirs anéantis, la superstition détruite. Quels moyens n'employa-t-on pas pour corrompre cette ame incorruptible ! Amitié perfide des grands, tu lui offris des places, des trésors ! Marat méprisa ton or et tes caresses. Ne pouvant le séduire, tu cherches à l'intimider : trois mille assassins sont à sa poursuite ; et c'est La Fayette, qu'il avoit eu le courage de dénoncer dans les plus beaux jours de sa gloire, de la crédulité du Peuple, qui veut que Marat soit la première victime immolée à sa perfidie. Marat, pour se dérober aux poignards des assassins, est réduit à s'enfoncer dans un souterrain. Des amis lui restoient encore ; ils alimentoient sa pénible existence, tandis que du fond de son caveau, chaque jour sortoit une feuille périodique qui éclairoit le Peuple. Enfin, le traître La Fayette se démasque, fuit, et Marat reparoît ; cette apparition consola ses amis ; elle fut un astre nouveau pour la République, un coup de foudre contre le despotisme, lorsqu'une main perfide vient l'éteindre pour jamais.

Vous rappellerai-je ses derniers momens ? il les employa à tendre des secours à son assassin. Cette Furie savoit que le plus sûr moyen de se faire introduire auprès de Marat, étoit de l'intéresser par son infortune ; elle feignit d'être malheureuse, pour devenir plus criminelle.

Mais par combien d'épreuves a-t-il passé avant de terminer sa carrière ? Haï par les méchans, persécuté par le fanatisme, accusé par une faction, il eut à descendre tous les degrés de l'humiliation. Ce défenseur des droits du Peuple parut devant un Tribûnal impartial; là, l'innocent prit la place du coupable; mais Marat accusé, fut le dénonciateur de ceux qui l'avoient calomnié. Que ce jour fut beau pour toi, où ton ame paroissant toute entière aux yeux de tes Juges, tu revins rayonnant de ta propre gloire, reprendre ta place sur la Montagne, suivi par cinquante mille Républicains ! Je semblois partager ton triomphe; tu vins t'asseoir auprès de moi.

C'étoit du haut de cette Montagne que son génie prenoit son essor, et planoit sur toute la République; son œil vigilant suivoit les traces de la malveillance et les pas de l'infortuné : d'une main il tenoit la foudre toujours prête à frapper les Tyrans; de l'autre, il distribuoit des bienfaits. Tant de surveillance, tant de vertus, auroient dû le dérober aux fureurs de ses ennemis; mais la vengeance n'écoute point le remords, et le crime est aveugle.

Citoyens, Marat et Le Pelletier ne sont plus; mais leur mémoire sera éternelle : la mort n'ensevelit pour toujours dans le même sépulcre que les dépouilles de l'esclave et du Tyran; tandis que ceux qui ont bien servi leur Patrie, passeront à l'immortalité.

Les fêtes civiques célébrées à leur réputation, res-

teront dans le souvenir de nos enfans ; et ceux-ci les transmettront à la postérité.

Vous avez voulu célébrer la vôtre par un concours réuni de députations des différentes Communes de ce District ; vous y avez appelé un Représentant du Peuple : il s'est montré jaloux de répondre à votre invitation : il est au milieu de vous, et partage votre alégresse ; il partage encore votre sensibilité à la vue des blessures de ces deux martyrs de la Liberté ; leurs plaies sont autant de bouches éloquentes qui nous instruisent de nos devoirs, et le sang qu'ils ont versé, fertilisant le sol de la Liberté, enfantera des héros.

Citoyens Soldats, les ombres sanglantes de Le Pelletier et de Marat appellent la vengeance, ne la différez pas ; partout des sons guerriers se font entendre ; la voix de la Patrie appelle ses enfans ; elle met votre courage en réquisition, et sa voix parle plus puissamment à vos cœurs que celle de la Nature. Parent, ami, voisin, tout est dans la Patrie ; le Berger même oublie son chalumeau, sa houlette se change en pique meurtrière, et l'écho ne répète plus que ce refrein : *Aux armes*, *Citoyens!* Hâtez vos pas, la course la plus rapide ne pourra encore prévenir vos désirs ; craignez d'arriver trop tard pour cueillir des lauriers ; joignez-vous à vos frères d'armes, associez-vous à leurs dangers comme à leur gloire ; c'est en présence de l'ennemi que la Renommée jettera sur tous un œil attentif ; c'est de là qu'elle publiera les louanges, ou la honte ; c'est là qu'elle ramassera les feuilles de notre

révolution pour en composer son livre éternel. Que votre nom se trouve donc inscrit sur la page qu'on aimera à relire; que son burin y trace vos actions, qu'elles servent de modèle à la postérité.

De nombreux bataillons offrent à l'Europe étonnée les ressources de la Nation ; ils s'agitent, ils roulent leur masse énorme ; le despotisme en sera écrasé : il ne reste qu'un dernier coup de massue à porter pour exterminer les monstres, et vos bras en seront le levier formidable ; conduits par le courage et la vengeance, le coup n'en sera que plus assuré.

Le Peuple Français est debout contre la tyrannie ; il ne se reposera qu'après l'avoir terrassée. Semblable au lion qui a brisé sa chaîne, le charme de la liberté qu'il s'est procurée enflamme sa fureur ; il la conserve, et finit par dévorer son oppresseur.

Jeunes guerriers, la Liberté présente à vos yeux ses rayons éternels ; qu'ils conduisent vos pas ; qu'ils percent à travers le nuage de l'erreur : n'imitez pas ces lâches qui ont trahi leur serment ; ils avoient juré de vaincre ou de mourir ; ils ont fui, et ils se sont couverts d'infamie. Vous, revenez couverts de gloire : cette noble fierté répandue sur vos traits est déjà l'augure de vos succès.

Tremblez, Tyrans, le Peuple Français est debout ; déjà les tambours sonnent la charge, bientôt ils sonneront votre défaite ; de jeunes héros s'ébranlent ; ils sont en mouvement ; vos trônes vont disparoître ; vous avez déjà vécu.

Citoyens Soldats, songez à votre gloire; songez que votre mission ne sera terminée qu'après que le dernier de vos ennemis ne sera plus : alors, vous reviendrez au sein de vos familles, la renommée vous y aura devancé; elle y aura publié vos actions; elle aura appris que c'est dans les champs semés de dangers que vous avez moissonné les lauriers qui ne se flétrissent jamais. Sexe intéressant, vous serez le prix du courage comme vous êtes le modèle des vertus «.

Immédiatement après ce discours, le Représentant et le Commissaire national prirent chacun la main de la Liberté, et la conduisirent aux bustes de Marat et Le Pelletier, qu'elle couronna. Après l'avoir remise à sa place, ils donnèrent également la main à la Guerre, qui couronna Brutus et Rousseau; et pendant ce temps, une musique guerrière et une salve d'artillerie se faisoient entendre. Jamais il ne sera possible de peindre les transports de joie que le Peuple éprouvoit en ce moment; ses mains, son cœur et sa bouche étoient d'accord pour applaudir; ses embrassemens annonçoient que rien ne pouvoit exprimer son alégresse.

Après ces élans sublimes de sa raison, le cortège reprit sa marche, et alla dans la ci-devant église Notre-Dame, lieu ordinaire des séances de la Société populaire : là furent déposés les quatre bustes couronnés.

De nouveaux discours furent prononcés; et des chan-

sons patriotiques furent chantées. On y remarqua surtout une chanson chantée par le Citoyen Supersac, Administrateur du Département de Seine et Oise. Elle est conçue en ces termes :

CHANSON PATRIOTIQUE.

Quels accens ! quels transports ! par-tout la gaîté brille ;
La France est-elle donc une même famille ?
Aux lieux même où les Rois étaloient leur fierté,
On célèbre la Liberté. *bis.*
Est-ce une illusion ? suis-je au siècle de Rhée ?
J'entends chanter par-tout d'une voix assurée :
Nous ne reconnoissons, en détestant les Rois,
Que l'amour des vertus, que l'empire des lois.

Enfans, guerriers, vieillards, épouses, filles, mères ;
Le riche citoyen, l'habitant des chaumières,
Tous jurent, réunis par la fraternité,
De mourir pour la liberté. *bis.*
En chassant les Tarquins, Brutus ne vit que Rome :
Pour réformer le Monde, instruits par ce grand homme ;
Nous ne reconnoissons, etc.

O spectacle enchanteur ! au nom de la Patrie,
Tout s'anime et reprend une nouvelle vie :
Le vieillard semble encor, par sa vivacité,
Revivre pour la liberté ; *bis.*
Et l'enfant, oubliant la foiblesse de l'âge,
S'irrite d'être jeune, et chante avec courage:
Nous ne reconnoiſſons, etc.

Jadis d'un oppresseur l'injuste tyrannie
Assouvissoit sur nous sa fureur impunie,

Et l'homme vertueux, dans sa captivité,
 Soupiroit pour la liberté. *bis.*
Aujourd'hui l'homme juste a brisé ses entraves;
Les Français indignés de s'être vus esclaves,
Ne reconnoissent plus, etc.

Peuples, qui gémissez sous un joug tyrannique;
Venez voir les Français à la fête civique;
Comparez vos terreurs à la sécurité
 Des enfans de la Liberté: *bis.*
Comparez à vos fers ces guirlandes légères
Que porte en s'embrassant tout un peuple de frères;
Vous ne reconnoîtrez, etc.

Après cette chanson, la Citoyenne Vandet, qui avoit part active dans la Fête, s'exprima en ces termes:

CITOYENS,

COMME Prêtresse de la Liberté, la Déesse me charge d'être son organe.

La Liberté ne voit dans les Français devenus Républicains que des immortels, des égaux, en un mot, des amis. On se doit d'exemple à ses amis, et on leur doit des conseils : la Déesse veut que sa morale soit chantante, et elle vous assure qu'elle n'envoie personne dans l'enfer.

Voici, Citoyens, ce que la Déesse de la Liberté vous adresse.

Air : *Des bonnes gens*.

Célébrez la mémoire
De mes zélés défenseurs ;
Que toute votre gloire
Soit de gagner tous les cœurs ;
Le feu du patriotisme
Est le flambeau de la Raison ;
Eloignez le fanatisme,
Vous verrez naître l'union.

LES CITOYENS.

Eloignons le fanatisme,
Nous verrons naître l'union.

Déjà votre Commune
A signalé son ardeur :
La vérité n'est qu'une,
Et va remplacer l'erreur :
Vous pouvez tous la connoître ;
Car ce précepte est certain :
Que le bien ne sçauroit croître
Sans l'amour de son prochain.

LES CITOYENS.

Que le bien ne sçauroit croître
Sans l'amour de son prochain.

Jurez, jurez ensemble,
En vous donnant tous la main :
Le cœur seul nous rassemble ;
Oui, tout est Républicain.

Vos sermens étaut sincères,
Aimez-vous donc à jamais;
Soyez un peuple de frères,
Ne vous divisez jamais.

LES CITOYENS.

Soyons un peuple de frères,
Ne nous divisons jamais.

La Liberté, Citoyens, tient son empire de la Raison ; rendre hommage à la Raison, c'est donc servir la Liberté. Sous l'ancien régime, la Raison étoit esclave ; aussi, vous lui chantiez : *Triste Raison*, etc. Mais aujourd'hui, on peut lui chanter l'inverse. Je vais commencer par lui rendre l'hommage que mon cœur me dictera.

Douce Raison, je suis sous ton empire;
Le petit Dieu n'a point séduit mon cœur :
Te voir, t'aimer, le prouver, te le dire,
Sera toujours mon plus parfait bonheur.

A la Citoyenne Brochier, représentant la Déesse Bellone.

Bellone, reçois l'encens des mortels;
Tu nous peins si bien la divinité !
Va, les Républicains ont des autels
Pour la valeur, l'amitié, la beauté.

Il étoit alors trois heures ; chacun des Membres de la Société prit sous les bras deux des Citoyens des

Communes du District, les emmena dîner chez lui; et ensuite, comme une famille de frères, tous se rendirent dans la ci-devant église Saint-Spire, qui étoit bien éclairée. Là, le Maire de Corbeil commença à danser, et tout le monde l'imita. Au même moment, toutes les rues étoient illuminées, de sorte que la gaîté et la joie étoient répandues par-tout; et ce ne fut que vers le lendemain matin que le sommeil put succéder aux danses, aux chants d'alégresse, et aux cris de *Vive la République ! vive la Montagne ! vive la Raison !*

Certifié par le Président de la Société populaire de Corbeil,

TOURNANT.

En la séance du 11 Frimaire, il a été dit par le Président, que le Citoyen Didot lui avoit offert d'imprimer gratuitement le procès-verbal de la veille. La Société a unanimement accepté cette offre généreuse, et a chargé son Président d'en marquer sa reconnoissance au Citoyen Didot; en outre, elle a arrêté que ces présentes seroient imprimées à la suite du susdit procès-verbal.

Certifié conforme,

TOURNANT, *Président.*

861